

littéraire qui avait le Théâtre National pour centre. Il n'aimait du reste pas le séjour de la ville et travaillait consciencieusement à l'écart, dans sa maison silencieuse et remplie de bibelots. Dans un accès de dépit on le surprend, passant en promenade avec ses amis un pont sur la petite Vltava des environs de Budějovice... Les enfants jettent des fleurs en criant : « Ceci pour Prague ! — Et vous, M. Zeyer, vous n'envoyez rien à Prague ? » — Cela », répond le poète, qui a craché par-dessus le garde-fou. Son besoin de faire plaisir à ses amis connaissait d'amusantes ruses qui ne trompaient plus personne. Lorsque votre visite lui était annoncée, vous trouviez toujours votre dernier livre ouvert sur sa table de travail ; il était justement en train de vous lire. Comme par hasard ! Il était superstitieux avec bonheur et croyait aux araignées de mauvais augure le matin et d'heureux le soir. Il aurait voulu être enterré dans la charmante petite église baroque de Lomec aux énormes toitures de métal en forme de poire, située sur une colline fleurie et ombragée ; mais, ayant aperçu de l'eau dans le caveau, cette sépulture humide lui fit horreur et il vit là un signe manifeste de la volonté de Dieu. Il repose avec toutes les gloires contemporaines de son pays au cimetière de Vysehrad, devenu un vrai panthéon de la Bohême. On a érigé avec sa fortune un ambitieux monument aux hommes célèbres qui dormiront encore dans ce cimetière et leurs noms doivent s'inscrire sur la plaque de marbre à la suite du sien. Nous aurions préféré, pour l'amant de la petite église de Lomec, à la vie provinciale recueillie et digne, une simple croix couronnée de ces fleurs des champs qu'il adorait et cueillait avec une sorte de voracité, une croix et des fleurs sans cesse renouvelées comme en eurent tout simplement Smetana, Dvorak et Fibich.

— Tchaïkowski, lorsqu'il venait à Prague, avait coutume d'envoyer à la tombe aimée de Smetana toutes les couronnes de ses soirs de triomphe au concert et à la représentation. Ce beau symphoniste élégiaque et un peu hystérique connaît les dédains injustes de la mode en France ; il a chez vous une mauvaise presse à l'heure actuelle. Hors de Paris nous ne comprenons pas bien pourquoi. Ce fut un musicien de transition, c'est vrai ; mais son œuvre dit un moment très précis de la vie russe. Il est à peu près de la génération de Tourguenew et il y paraît. En Allemagne et à Prague, où nous pratiquons son œuvre au grand complet, nous pardonnons à ce Russe, si bien russe sous son éducation cosmopolite, d'avoir été de son temps et nous rendons toute justice à la poignante lutte, contre son aisance spontanée pour l'expression profonde et définitive de son âme au désespoir, qui emplit *Manfred* et les trois dernières symphonies. Du jour où il écrivit le mot *Fatum* en tête de la IV^e, il fut condamné et c'était par lui-même. Le bruit a même couru de son suicide qui serait tout à fait logique avec ces musiques où un nihilisme irrémis-

sible se développe dans un décor tantôt de parcs à la française, tantôt de horde. M. Karel Fric, dans son étude sur les **Symphonies de Tchaïkovski**, qu'il traduit du russe de M. K. Tchernov, établit avec la dernière rigueur l'historique et le plan de ces symphonies byroniennes, d'un Byron qui se serait promené au Caucase et au Turkestan, qui aurait les goûts vieille France de certains écrivains d'aujourd'hui, et qui tendrait une main à Chopin, l'autre à Verestchagine. Le même travail est encore plus intéressant sur les **poèmes symphoniques de Rimsky Korsakof**, puisque avec *Sadko*, *Antar*, le *Cante*, la *Nuit de Noël*, et *Shehezarade*, nous nous trouvons en pleine légende russe et orientale, interprétée par un maître qui s'interdit de regarder du côté de l'Occident et de se préoccuper de nos suffrages. Le meilleur moyen, semble-t-il, de les conquérir ! Mais nous ne devrions pas oublier le respect dont ces vrais musiciens russes entourent la mémoire de Tchaïkovski et nous rappeler qu'il ne sied pas d'être plus royaliste que le roi, ou russe que la Russie. Balakirew n'est-il pas fier, et à juste titre, de la dédicace de *Manfred* ?

Les petits enfants tchèques peuvent s'estimer presque aussi heureux que les petits Russes. S'ils n'ont pas de Bilibine pour leur raconter aux approches de Noël de belles histoires parées de toutes les fleurs merveilleuses de l'ornementation russo-asiatique, du moins ont-ils un trésor de contes purement slaves, écrits par des écrivains qui savent s'inspirer des récits qui ont amusé leur propre enfance et dont certains ont une véritable valeur littéraire. Les histoires de dragons, de trésors et de chercheurs de trésors de M. V. Riha, dans sa **Letni noc** (*Nuit d'été*), ne pèchent que par une tournure un peu sceptique, mais sont pleines de jolies impressions de nature. Et les illustrations de M. Panuska en soutiennent les épisodes terribles comme les paysages tranquilles, avec une rare entente du fantastique et de l'intimité tchèques. Les deux frères Wenig, l'un en littérateur, l'autre en enlumineur, nous parlent dans leurs **Pohadky** d'une colombe aux plumes d'or, d'un charron qui possédait un fouet grâce auquel les voitures marchaient sans être attelées et de la façon dont certain père-grand est arrivé vivant au ciel. Là le ton est un peu artificiel et l'illustration est trop citadine. La perfection du genre est atteinte en le recueil bizarre et très homogène où Mme Jozena Schwaiger, illustrée par son mari, l'un des peintres de notre temps qui connaît le mieux les superstitions populaires, a recueilli toutes les histoires contemporaines ayant traité la vieille légende du *vodnik* l'homme des eaux, le *Wassermann* en allemand, mot que même des paysans tchèques adoptent et écorchent en *Hastrman*. **O Hastrmanovi** raconte six apparitions de l'homme-crapaud ou de l'homme-carpe, telles que des témoins encore vivants prétendent les avoir eues.